

Préface

Né dans un cercueil social

Telle est l'expression qu'utilise Serge Delugeard dans l'une de ses correspondances, formule concise qui traduit les origines profondes qui détermineront durablement ses aspirations, ses engagements, ses révoltes, ses capacités à exister en tant qu'être humain, digne. Debout. Ses écrits constituent un témoignage rare, celui d'un autodidacte issu du lumpenprolétariat. Une parole d'Albert Camus, à laquelle se réfère Serge Delugeard, révèle ici toute sa substance, « La pauvreté, par exemple, laisse à ceux qui l'ont vécue une intolérance qui supporte mal qu'on parle d'un certain dénuement autrement qu'en connaissance de cause »¹.

1. Préface écrite
par **Albert Camus**
au livre *La Maison
du peuple* de **Louis
Guilloux**. Texte
écrit à la demande
de **Jean Daniel**.

Les écrits que nous présentons réussissent une gageure : hurler la misère sans sombrer dans ce misérabilisme si propice aux larmoiements éphémères. Au fil des pages une fresque humaine est ici peinte. Dans le regard de ce gosse d'un quartier, alors populaire, du Paris de l'immédiate après-guerre, c'est souvent le noir qui domine. Un regard qui capte, qui absorbe les affres du quotidien, les faits – ou méfaits –, les gestes des uns et des autres. Le taudis, la cour de l'immeuble, le quartier, la rue, la zone, les pauvres, les clochards, c'est dans ce décor que le même fait son entrée dans la vie. Très vite il a pigé qu'il s'agissait de survie. L'enfance, ici, n'est jamais synonyme d'innocence, de jeux. Nous sommes à mille lieues des beaux quartiers naturellement, mais également de nombreuses cellules familiales ouvrières dont certaines assurent un minimum vital sur le plan matériel, affectif, éducatif, gage, parfois hypothétique, d'une évolution sociale ultérieure. L'enfance pour Serge Delugeard c'est le combat quotidien pour ne pas crever de faim, pour ne pas crever de froid, pour ne pas crever de peur, pour ne pas crever de maladie, pour ne pas crever de honte, pour ne pas crever de solitude. L'enfance est alors une tentative permanente pour ne pas périr, un défi quotidien où il s'agit de s'agripper, bec et ongles, pour ne pas sombrer. Le rêve même n'a pas ici droit de cité. Omniprésente aussi la mère qui fait face, se débat, résiste, éduque, oui, éduque, à sa manière, n'aspirant qu'à une chose, que le gosse, *il ait une vie meilleure*.

Alors les textes jaillis sous la plume de l'auteur sont essentiellement des cris venus du plus profond de son histoire, du plus profond d'un être humain qui a refusé d'abdiquer, qui s'est efforcé de vaincre un certain déterminisme social. Ce faisant il rédige une autre partition que celle qui lui était assignée. Ces phrases constituent un faire-part de naissance, de renaissance plus exactement. Mais les écrits de Serge Delugeard ne sauraient se limiter à la narration, brute et abrupte, d'une enfance qui n'a de l'enfance que le nom. Cette période est en fait le sédiment sur lequel se forge l'adolescent, l'homme. Le gamin, fruit de la misère sociale, parvient à survivre, à se maintenir à flot, à se relever. Dans plusieurs de ses textes affleure une véritable et sincère reconnaissance à des maîtres d'école qui lui prodiguèrent un soutien salutaire. La lecture, les études, abandonnées prématurément par nécessité, puis reprises, lui ont permis d'appréhender les lois économiques, les choix politiques qui président à la persistance de la pauvreté, de l'exclusion sociale. Cette prise de conscience, précoce, sera à la base de multiples engagements : associatifs, culturels (Auberges de Jeunesse), politiques, humanistes, solidaires ou internationalistes (soutien à la lutte indépendantiste du peuple algérien). Nous trouvons dans cet ouvrage des récits qui s'inscrivent dans ce cadre. Les relations avec les autres enfants, à l'école, dans le quartier, avec les bandes, sont également présentes. Les copains de la rue, même que *Delu*, comme le nomment ses amis, ce qu'il préférerait à l'école « c'était le prix de camaraderie, celui qui était donné par les copains, à main levée dans la classe, que c'était beau l'amitié de tous ces gosses... » (*La croix et la bannière*).

Quand le changement politique et social ne s'avère pas à la hauteur des espérances entretenues, quand les partis désespèrent la classe ouvrière, Serge Delugeard ne se résigne pas, ne rentre pas dans le rang, menant une croisade individuelle, ultime révolte qui le conduira à l'isolement, à la répression. Soulignons que de nombreux militants, dans les années soixante-dix, percevant que l'émergence d'une société alternative ne semblait plus d'actualité, ont alors choisi de tirer définitivement leur révérence.

Outre les textes retenus pour les *Cahiers de Littérature Prolétarienne* nous avons choisi de publier en annexe quelques documents utiles pour appréhender plus précisément l'itinéraire de l'auteur : Repères chronologiques ; Parcours professionnel ; Cheminement politique ; Témoignage de deux camarades algériens (2003).

L'équipe des *Cahiers de Littérature Prolétarienne*.

Par le trou

1948

Dans un coin par terre
Le petit dort
Et par le trou le museau
Par le trou le museau sort
Et les dents

Le petit en criant
A fait un voile avec ses mains
Pour reculer la peur

Sa nuit n'a pas de sommeil
Sa nuit n'a pas d'étoiles
Sa nuit a peur

Et par le trou
Par le trou le museau sort
Et les dents

Et le petit entend
Gratter
Gratter

À l'intérieur de son sommeil

La lumière

1950-1962

écrit le 4 août 1978

La rampe
Les marches
Le palier
Et le bouton qu'il faut tourner
Dans le noir
Écrire sur le cahier

Et

Dans l'escalier
Toutes les trois minutes
Se lever.

La cour du 3 rue de l'Agent Bailly

1948-1949

écrit le 20 octobre 1995

Le même assis près du recoin aux poubelles
Est là depuis 5 heures
Pour lui la vie est belle
Il connaît son bonheur

Dans la grande cour du trois
Les cardeuses défont les bouloches de laine des matelas
Et dans le soleil il peut voir la poussière qui poudroie

Assises sur des chaises au fond à rempailler
Elles déballent les glognes de laine avec leurs doigts

Dans la cour c'est l'été
Aux pieds des murs passent des chats cherchant de l'ombre
Le même a les yeux qui lui piquent
Il regarde cela

Les machines à roues en fer
Les balanciers aux longues griffes
Qui déchirent les flocons de laine

Assis près du recoin aux poubelles
Il a les yeux qui piquent
Et qui poudroient
Les cardeuses refont les matelas.

La lessive

1948

écrit le 12 octobre 1981

Au point d'eau que personne ne surveille
Les lessiveuses pleines de linge bouilli
En grands nuages de buée blanche
Refoulent la javel
Le soleil tombe sur la fin de matinée
Une fois n'est pas coutume
La concierge au fond s'est mise
À balayer la cour

Un moineau picore dans la gouttière
Le vélo de Cointeau
Traîne dans son coin
Les plantes attendent les voisines
Personne n'est passé dans la rue
C'est jeudi

Alors
La peau affolée par le soleil
Le petit s'est mis à courir
Après les chats.